

Krystyna Modrzejewska

Université d'Opole

 <https://orcid.org/0000-0002-5968-7017>
kmodrzew@uni.opole.pl

Le personnage houellebecquien dans le monde décadent

Houellebecq's Character in the Decadent World

Abstract: Michel Houellebecq in his novels *Platform* (2001), *Map and territory* (2010) and *Submission* (2015) shows the struggles of a man trying to find his place in the modern world. Author's *alter egos* – writer, painter, clerk of the Ministry of Culture, researcher in literary studies, witness a deep crisis that heralds the end of Europe. Unbridled consumption, clumsy journalists, crisis of democracy and Church's institution are leading to the collapse of the old world. The prospect of being absorbed by Muslims, led by an extremely skilled politician, confirms Houellebecq's talent, arousing anxiety and opposition.

167

Keywords: Houellebecq, literature, Europe, journalists, consumption, religion

Dans le monde d'aujourd'hui, les médias, aussi bien la presse que la radio, la télé et l'internet, facilitent la circulation de l'image et de l'expression des auteurs. Des festivals littéraires, des salons du livre, au cours desquels ont lieu des rencontres et des discussions avec les auteurs, demandent à l'écrivain sa présence pour accompagner le livre, le commenter. Michel Houellebecq y est très actif. Il est non seulement romancier. Son œuvre riche et variée comprend des recueils de poèmes, des essais, de l'épistolographie mais il est aussi cinéaste, acteur, artiste visuel, musicien. Fortement ancré dans notre monde, il présente ses visions concernant aussi bien le présent que le futur. Ses romans sont attendus comme de grands événements. Ils le sont. On parle même du « tsunami médiatique » déclenché par Houellebecq¹. C'est pourquoi il

¹ P. Vacca, *Michel Houellebecq, phénomène littéraire*, Paris, Robert Laffont, 2019, p. 22-23.

serait intéressant d'étudier l'attitude du personnage houllebecquien, *alter ego* de l'auteur, pour répondre à la question de savoir si et comment il arrive à se défendre contre la domination, lui-même fondé par le système. Ses personnages : Michel, employé du ministère dans *Plateforme* (2001), Jed Martin, photographe, Michel Houellebecq, écrivain dans *La Carte et le territoire* (2010), François, universitaire dans *Soumission* (2015), permettent d'observer notre monde de la perspective de ses dangers et ses enjeux.

L'effondrement du système politique dans *Soumission* (2015) permet à Houellebecq, cette fois-ci de la perspective de François, engagé dans une carrière universitaire, de s'exprimer sur les valeurs dans le monde en déclin. Le protagoniste qui s'attend à une vie ennuyeuse mais calme, protégée de grands drames historiques, doit prendre une décision, doit définir sa position dans la nouvelle réalité.

L'immersion de l'Europe dans l'islam montre la faiblesse de la démocratie. Dans la vision fantaisiste de Houellebecq, les « partis musulmans nationaux appartenaient déjà à des coalitions de gouvernement en Angleterre, en Hollande et en Allemagne »². La position majoritaire du parti musulman en Belgique s'explique ainsi : « alors que les parties nationalistes flamand et wallon [...] n'avaient jamais réussi à s'entendre ni même à engager véritablement un dialogue, les partis musulmans flamand et wallon, sur la base d'une religion commune, étaient très facilement parvenus à un accord de gouvernement » (S, 294). Les talents de Ben Abbes comme grand bâtisseur d'empire se manifestent aussi bien dans sa vision du monde que dans l'efficacité de sa réalisation :

De fait, il essayait tout simplement de refaire en moins d'une génération, et par les seules voies de la diplomatie, ce que l'Empire romain avait mis des siècles à accomplir – en y ajoutant de surcroît, et ce sans coup férir, les vastes territoires de l'Europe du Nord allant jusqu'à l'Estonie, la Scandinavie et l'Irlande (S, 305).

« Il s'apprêtait à déposer une proposition de directive européenne visant à transférer le siège de la Commission à Rome, et celui du Parlement à Athènes » (*ibid.*). Rediger, nouveau président de la Sorbonne, toujours admiratif, conclut son éloge sur ce que Ben Abbes a tout le pouvoir, l'art « de faire tenir ensemble des nations séparées par la religion et par la langue, de les faire adhérer à un projet politique commun » (*ibid.*).

La crise dans l'Église catholique évoquée dans *Soumission* renforce les atouts de l'islam qui

² M. Houellebecq, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015, p. 294. Les citations de cette édition sont notées (S, numéro de la page).

accepte le monde *tel quel*, pour parler comme Nietzsche. Le point de vue du bouddhisme est que le monde est *dukkha* – inadéquation, souffrance. Le christianisme lui-même manifeste de sérieuses réserves – Satan n'est-il pas qualifié de „prince de ce monde” ? Pour l'islam au contraire la création divine est parfaite, c'est un chef-d'œuvre absolu. Qu'est-ce que le Coran au fond, sinon un immense poème mystique de louange ? De louange au Créateur, et de soumission à ses lois (S, 274-275).

On reproche à l'Église catholique d'être « devenue incapable de s'opposer à la décadence des mœurs [,] de rejeter [...] le mariage homosexuel, le droit à l'avortement et le travail des femmes » (S, 291).

L'ironie sonne fort dans ces paroles aussi bien que dans la conversion de François. Auparavant, Houellebecq, qui s'est toujours déclaré athée, s'était prononcé ainsi à propos de la religion : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré »³. Dans son entretien avec Christian Authier, publiée dans *Opinion indépendante* en janvier 2002, il avait commenté aussi bien son opinion que les réactions qu'elle avait déclenchées. Et, pourtant, comme le confirme justement Chantal Delsol : « [u]ser de sarcasmes et détruire la réputation, l'estime de soi, et pour ainsi dire l'âme, peut se révéler plus grave et plus cruel qu'utiliser la violence nue. Car les cicatrices du corps marquent souvent moins profondément que les cicatrices de l'âme »⁴.

La Fraternité musulmane, présentée dans la fable de Houellebecq, « est un parti spécial ». Il « ne plac[e] pas l'économie au centre de tout. Pour eux, l'essentiel, c'est la démographie et l'éducation [...] car celui qui contrôle les enfants contrôle le futur ». Ainsi « le seul point capital, le seul point sur lequel ils veulent absolument avoir satisfaction, c'est l'éducation des enfants » (S, 88). Pour eux, « chaque enfant français doit avoir la possibilité de bénéficier, du début à la fin de sa scolarité, d'un enseignement islamique ». Dans ce système, les femmes après l'école primaire, en majorité doivent être « orientées vers des écoles d'éducation ménagère, et se mari[er] aussi vite que possible ». Le modèle de société dans l'ironie houellebecquienne devient idéal. « Les enseignants [...] devront être musulmans. Les règles concernant le régime alimentaire des cantines, le temps dévolu aux cinq prières quotidiennes devront être respectés, le programme scolaire devra être adapté aux enseignements du Coran » (S, 89). Dans cette nouvelle réalité, « l'école républicaine demeurerait telle quelle » mais elle ne sera pas financée autant que les écoles musulmanes. On s' imagine sans difficulté que vite elle « deviendra[it] une école au rabais et tous

³ D. Sénécal, *Propos recueillis pour le magazine „Lire”*, septembre 2001, <http://www.lire.fr/entretien.asp/idC=37437/idTC=4/idR=201/idG>, consulté le 15.06.2021.

⁴ Ch. Delsol, *La Haine du monde. Totalitarismes et postmodernité*, Paris, Les éditions du Cerf, 2016, p. 54.

les parents un peu soucieux de l'avenir de leurs enfants les inscrire[aient] dans l'enseignement musulman » (S, 90). Comme « l'Arabie saoudite est prête à offrir une dotation presque illimitée, [la Sorbonne va] devenir une des universités les plus riches au monde » (S, 90).

Et pourtant, Houellebecq a donné la parole à Marine le Pen du Front national qui a contre-attaqué Mohammed Ben Abbas :

Dépassant la référence banale à Jules Ferry, elle remontait jusqu'à Condorcet, dont elle citait le mémorable discours de 1792 devant l'Assemblée législative, où il évoque ces Égyptiens, ces Indiens « chez qui l'esprit humain fit tant de progrès, et qui retombèrent dans l'abrutissement de la plus honteuse ignorance, au moment que la puissance religieuse s'empara du droit d'instruire les hommes » (S, 117).

170 Ces paroles méritent d'être articulées bien fort qui annoncent avec vigilance la catastrophe que les autres autorités politiques ne voient pas ou ne veulent pas voir. Dans les discussions politiques, cet aspect devrait sonner nettement. La question de l'éducation dans *Soumission* confirme le génie de Houellebecq. Il ne commente pas cette intervention, il la « cite » en passant, sans la force qu'elle mérite. Le rôle fondamental de l'éducation dans la formation du futur, de l'avenir, est hors discussion. Dans la vision houellebecquienne, l'homme ne se révolte pas, il accepte, obéit, réduisant ses ambitions. Houellebecq va même plus loin en décrivant la soumission dans les paroles de Rediger, nouveau président de la Sorbonne, convaincu que « le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue » (S, 274).

François cherche la référence permanente dans la vie et l'œuvre de Huysmans, un cliché d'époque, lié à la nécessité de faire scandale, de choquer le bourgeois par l'opposition qu'il établissait entre les appétits charnels et les rigueurs de la vie monastique. Comme l'écrit Bauman, la culture « est un stratagème qui rend la manière de vivre des humains, la manière qui entraîne la connaissance de l'existence de la mort, supportable – au défi de la logique et de la raison »⁵. Et François a envie de relire l'ensemble de l'œuvre de Huysmans à la lumière de sa conversion future pour y trouver les arguments. Surtout que le narrateur valorise la littérature, convaincu que « seule la littérature peut [...] donner cette sensation de contact avec un autre esprit humain, avec l'intégralité de cet esprit, ses faiblesses et ses grandeurs, ses limitations, ses petites, ses idées fixes, ses croyances ; avec tout ce qui l'émeut, l'intéresse ou lui répugne » (S, 13-14).

Dans la réflexion nocturne de François se reflète la solitude de l'homme contemporain : « La nuit serait encore longue, et je me sentais dramatiquement seul. Aurais-je, au moins, l'élémentaire courage du suicide ? » (S, 278) La solitude de l'homme se décline dans tous les romans houellebecquiens.

⁵ Z. Bauman, *Vies perdues. La modernité et ses exclus*, Paris, Payot, 2006, p. 178.

La consommation est devenue la morale de notre monde. Elle est en train de détruire les bases de l'être humain, c'est-à-dire l'équilibre de la pensée qui, depuis les Grecs, s'est maintenue entre les racines mythologiques et le monde du *logos*. C'est Jean Baudrillard qui montre avec beaucoup de perspicacité comment les grandes corporations technocratiques provoquent des désirs irrépressibles, créant des hiérarchies sociales nouvelles qui ont remplacé les anciennes différences de classes⁶. Il avoue que la consommation est « un mythe. C'est-à-dire que c'est une *parole de la société contemporaine sur elle-même*, c'est la façon dont notre société se parle »⁷.

Dans *La Carte et le territoire* (2010), Jed Martin, un jeune artiste, photographe et peintre, se lance, sans le vouloir, dans une activité artistique commerciale. Michel Houellebecq décrit l'évolution de Jed, artistique et sociale. À sa première exposition, une des visiteuses regarde le tirage photo avec grande attention. Comme elle occupe le poste de chargée de communication chez Michelin, elle lui propose d'organiser une exposition personnelle dans l'espace Michelin dédié à l'art contemporain. Elle lui explique que « le mécénat dans le domaine de l'art contemporain ne faisait pas tellement partie de la culture traditionnelle de Michelin »⁸ mais qu'il s'agissait plutôt d'« une montée en gamme de l'image de la compagnie » (C, 66). Les questions d'esthétique laissent place aux questions d'économie et de profit.

Jed, artiste postmoderne, s'inscrit de plus en plus dans le monde influencé par la valeur d'échange croissante. Il participe à d'innombrables événements. Son comportement dans ce milieu est « approprié. Il n'était pas nécessaire d'être obligatoirement brillant, le mieux était même le plus souvent de ne rien dire du tout, mais il était indispensable d'écouter son interlocuteur » (C, 171). Cette tendance à s'effacer apparaît lors du vernissage de l'exposition de Jed chez Michelin. Déjà lancé, il adopte « sans difficulté cette attitude de détachement modeste qui convenait à son nouveau statut » (C, 83). Au vernissage, parmi « la foule de journalistes, de personnalités et de critiques » qui y sont présents, Jed ne reconnaît personne. Marilyn Prigent, une attachée de presse, aperçoit une critique d'art importante. Jed semble désorienté. Et pourtant il se familiarise avec les mécanismes qui influencent la dynamique d'art. Au cours de son troisième vernissage, Jed, conscient de la force de la promotion médiatique qui a contribué à son spectaculaire succès marchand, il commence à s'intéresser aux personnes venues voir ses nouvelles œuvres. L'absence de

⁶ J. Baudrillard, *La Société de consommation. Ses mythes, ses structures*, Paris, Denoël, 1970.

⁷ *Ibid.*, p. 311.

⁸ M. Houellebecq, *La Carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010, p. 66. Les citations de cette édition sont notées (C, numéro de la page).

Pépita Bourguignon l'inquiète. Cependant, comme il est déjà reconnu sur le marché de l'art, ce sont les collectionneurs qui décident de son succès, pas la critique d'art. Ainsi, Jed accepte le principe selon lequel la valeur de l'art résulte de son potentiel économique. Il devient un *artiste* qui produit des *œuvres*. Mis en italiques par Michel Houellebecq, ces termes décrivent le nouveau statut de l'artiste, l'artiste qui conteste ce monde dans la dernière scène du prologue où il détruit la toile « Damien Hirst et Jeff Koons se partagent le marché de l'art », le tableau qui représente les deux artistes contemporains symbolisant le succès artistique marchand. Le portrait de Hirst était satisfaisant car, selon Jed, « facile à saisir : on pouvait le faire brutal, cynique, genre "je chie sur vous du haut de mon fric" » (C, 10). Malgré ses aspects différents, le portrait était « cohérent, représentable, d'un artiste britannique typique de sa génération. [...] Koons semblait porter en lui quelque chose de double, comme une contradiction insurmontable entre la rouerie ordinaire du technico-commercial et l'exaltation de l'ascète » (C, 10). Jed avait retouché le tableau pendant trois semaines. La colère l'a poussé à la destruction du tableau :

Il saisit un couteau à palette, creva l'œil de Damien Hirst, élargit l'ouverture avec effort – c'était une toile en fibres de lin serrées, très résistante. Attrapant la toile gluante, il la déchira d'un seul coup, déséquilibrant le chevalet qui s'affaissa sur le sol. Un peu calmé il s'arrêta, considéra ses mains gluantes de peinture, termina le cognac avant de sauter à pieds joints sur son tableau, le piétinant et le frottant contre le sol qui devenait glissant. [...] Il finit par perdre l'équilibre, il tomba [...] vomit, d'un seul coup il se sentit mieux [...] il ferma les yeux avec bonheur ; il était visiblement parvenu à une fin de cycle (C, 30 -31).

Ce geste, cette destruction exprime aussi bien la crise des valeurs que symbolise la libération de l'hégémonie du marché d'art. Se rendant compte de la marchandisation de l'art, Jed conteste des règles qui privent l'art de son aspect mystérieux, symbolique. Le narrateur de *La Carte et le territoire* arrive à la constatation qu'« on est à un point [...] où le succès en termes de marché justifie et valide n'importe quoi » (C, 202). Le mythe de l'art, de l'artiste, de l'œuvre d'art se réduit très fort quand l'artiste devient producteur d'œuvres d'art dont la valeur est déterminée par l'économie. Jed, artiste à succès, riche, a décidé de s'isoler, de « quitter ce monde dont il n'avait jamais véritablement fait partie, ses rapports humains déjà peu nombreux allaient un par un s'assécher et se tarir, il serait dans la vie comme il était à présent dans l'habitable à la finition parfaite de son Audi Allroad A6, paisible et sans joie, définitivement neutre » (C, 269).

La solitude caractérise déjà la période de son adolescence, où il « n'avait pas d'ami proche, et ne recherchait pas l'amitié d'autrui » (C, 47). Au cours des années suivantes, le jeune artiste, marqué par « une gravité un peu dé-

suète » (C, 48) se tenait en dehors du groupe. Après avoir terminé ses études, « il se rendit compte qu'il allait maintenant être assez seul » (C, 39). Le rythme monotone de sa vie dominée par la création artistique l'isolait aussi. Pour l'exposition *Restons courtois*, Jed avait choisi un tirage photo montrant une partie de la carte Michelin de la Creuse, sur laquelle il y avait le village où il passait une partie de son enfance, heureuse. Cette œuvre plastique a un caractère symbolique. Le photographe anticipe sur sa décision de quitter Paris afin de revenir en Creuse pour y passer le reste de sa vie.

Dans *Plateforme* (2001), la consommation, l'argent et son pouvoir gigantesque poussent l'homme occidental à aller très loin dans l'acte de soumettre à ses projets des pauvres de l'autre bout du monde. Ce roman s'est avéré prophétique montrant l'impossibilité de l'existence du monde de gigantesques contrastes où d'un côté, il y a la population qui n'a rien, qui doit se prostituer pour vivre, de l'autre, les riches qui ne savent pas que faire avec leur argent. Michel, un *alter ego* de Houellebecq, cette fois-ci fonctionnaire de quarante ans, blasé, voit cela comme une situation prometteuse d'échange :

D'un côté tu as plusieurs centaines de millions d'Occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle : ils cherchent, ils cherchent sans arrêt, mais ils ne trouvent rien, et ils en sont malheureux jusqu'à l'os. De l'autre côté tu as plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien, qui crèvent de faim, qui meurent jeunes, qui vivent dans des conditions insalubres, et qui n'ont rien à vendre que leurs corps, et leur sexualité intacte. C'est simple, vraiment simple à comprendre : c'est une situation d'échange idéale. Le fric qu'on peut ramasser là-dedans est presque inimaginable⁹.

173

Dans cette lutte pour le profit à tout prix, où le corps est plus que jamais une marchandise, les observations cyniques sur la société occidentale font découvrir sa fin. L'attaque terroriste dans le roman houellebecquien impose l'association avec les attaques de World Trade Centre.

Le personnage de Michel permet à l'auteur de présenter sa théorie sur les vraies motivations des Européens en quête de sensations fortes en Thaïlande. C'est Valérie, sa compagne, qui exprime une critique pertinente du monde du travail en corporation. Elle joue un rôle important, devenant *spiritus movens* dans leur relation et organisant leur vie. C'est elle qui comprend la domination maléfique de la consommation sur l'homme, c'est elle qui se révolte :

D'avantage d'argent pour quoi faire ? [...] M'acheter des sacs de Prada ? Partir en week-end à Budapest ? Manger des truffes blanches en saison ? J'ai gagné beaucoup

⁹ M. Houellebecq, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001, p. 234. Les citations de cette édition sont notées (P, numéro de la page).

d'argent, je n'arrive plus à me souvenir de ce que j'en ai fait : sans doute, oui, j'ai dû le dépenser dans des conneries de ce genre (P, 317).

Cadre dans une grande société de voyages, dans la discussion, elle trouve des arguments pour rester loin de l'Europe, dans le monde exotique. C'est elle qui parle du travail quatre-vingt-dix heures par semaine jusqu'à l'âge de soixante ans, d'avoir des revenus réduits de moitié par les impôts. C'est elle qui est convaincue que le monde occidental ne peut offrir qu'une chose, des *produits de marque* (P, 317). Elle conclut son monologue : « Je suis une prédatrice, [...] je n'ai pas de gros besoins ; mais si j'ai travaillé jusqu'à présent, c'était uniquement pour le fric ; maintenant, je vais commencer à vivre » (P, 318).

Paradoxalement, Michel Houellebecq lui-même adore les produits de luxe. Il regrette, pour ne pas dire souffre, ayant appris la disparition de sa marque préférée. Il n'arrive pas à retrouver ses repères. Un consommateur heureux parle de trois produits parfaits : les chaussures Paraboot Marche, le combiné ordinateur portable-imprimante Canon Libris, la parka Camel Legend, produits aimés de Houellebecq, « passionnément » (C, 170). Il aurait passé sa vie en leur présence, « rachetant régulièrement, à mesure de l'usure naturelle, des produits identiques » (*ibid.*). Hélas, ses produits favoris, au bout de quelques années, ont disparu des rayonnages. Déçu, il compare leur disparition à celle des espèces animales :

ils ne peuvent que subir, impuissants, le diktat irresponsable et fasciste des responsables des lignes de produit qui savent naturellement mieux que tout autre ce que veut le consommateur, qui prétendent capter une *attente de nouveauté* chez le consommateur, qui ne font en réalité que transformer sa vie en une quête épuisante et désespérée, une errance sans fin entre des linéaires éternellement modifiés (C, 171).

Ce monologue éloquent l'emmène à la constatation que les hommes aussi sont des produits, des produits culturels qui « seront frappés d'obsolescence » (C, 172). Cette réflexion s'inscrit dans les observations critiques sur le monde moderne de Zygmunt Bauman, philosophe et sociologue :

Le triomphe global de la modernité a changé le monde dans lequel nous vivons. Si le monde moderne est fondé sur la construction de l'ordre, la situation a été rendue de plus en plus complexe par l'augmentation de la population, l'accélération du processus industriel et l'émergence de nouveaux pays accédant à la modernisation.[...] Notre planète est pleine et déborde de déchets ; mais aujourd'hui, ce terme désigne souvent ce que l'auteur appelle des « déchets humains », une population en surnombre d'êtres qui sont rejetés, exclus, qui ne peuvent rien faire de leur existence¹⁰.

¹⁰ Z. Bauman, *op. cit.*, quatrième de couverture.

Michel Houellebecq crée dans *La Carte et le territoire* un personnage nommé Michel Houellebecq. Ce personnage romanesque présente de nombreuses similitudes avec Houellebecq-auteur. C'est un écrivain français, très connu. Le narrateur le présente comme l'auteur des *Particules élémentaires*, qui possède une maison en Irlande et a un faible pour son chien. Cela incite à une interprétation orientée vers l'autofiction. Et pourtant les trois apparitions de Houellebecq-personnage n'ont aucune cohérence interne, ce que souligne Novak-Lechevalier en indiquant qu'« aucune explication précise à ces revirements, aucune logique susceptible de réunir des facettes antithétiques. Michel Houellebecq devenu personnage se dérobe à toute cohérence, aucune identité stable ne peut lui être définitivement attribuée »¹¹. Cette image contradictoire confirme la conséquence de Houellebecq dans la création de l'univers instable et indéfini. Il lui permet de régler ses comptes avec les médias. Sollicité pour écrire un texte dans le catalogue de l'exposition de Jed, il se pose la question de savoir si c'est une bonne idée que ce soit lui, si détesté par les médias, qui écrive ce texte. Il l'argumente ainsi : « Je suis vraiment détesté par les médias français [...] à un point incroyable ; il ne se passe pas de semaine sans que je me fasse chier sur la gueule par telle ou telle publication » (C, 148). Ce sont les journalistes qui lui ont fait « la réputation d'ivrogne » (C, 147). Il s'excuse d'avoir bu pour pouvoir supporter leur contact :

175

Comment est-ce que vous voudriez soutenir une conversation avec une fiotte comme Jean-Paul Marsouin sans être à peu près ivre mort ? Comment est-ce que vous voudriez rencontrer quelqu'un qui travaille pour *Marianne* ou *Le Parisien libéré* sans être pris d'une envie de dégeler immédiate ? La presse est quand même d'une stupidité et d'un conformisme insupportables (C, 147).

Les propos concernant les journalistes prononcés par d'autres personnages de ce roman sont aussi marqués d'ironie et de sarcasme. Marylin, l'attachée de presse, pense que Jed a bien fait de ne pas exposer plus tôt car « la plupart des critiques auraient eu du mal à suivre ton virage – je ne parle même pas de Pépita Bourguignon, de toute façon elle n'a jamais rien compris à ton travail » (C, 152).

Dans *Soumission*, le nouvel ordre a tellement bouleversé les journalistes qu'ils n'arrivaient pas à le commenter :

L'implosion brutale du système d'opposition binaire centre-gauche-centre-droit qui structurerait la vie politique française depuis des temps immémoriaux avait d'abord plongé l'ensemble des médias dans un état de stupeur confinant à l'aphasie. On avait pu voir le malheureux Christophe Barbier, son écharpe en berne, se traîner misérablement d'un plateau de télévision à l'autre, impuissant à commenter une mutation historique qu'il n'avait pas pu venir – que personne, à vrai dire, n'avait vu venir (S, 210).

¹¹ A. Novak-Lechevalier, *Houellebecq, l'art de consolation*, Paris, Stock, 2018, p. 49.

Houellebecq va plus loin dans les pensées de François converti qui dit, d'une manière sarcastique, que « l'absence de curiosité des journalistes était vraiment une bénédiction pour les intellectuels » (S, 285), surtout que « l'intellectuel en France n'avait pas à être *responsable*, ce n'était pas dans sa nature » (S, 286).

Cette impuissance s'est bien manifestée quand les journalistes ignoraient le commentaire du programme du candidat Mohammed Ben Abbes influencé par le distributivisme. Houellebecq l'explique par une tendance naturelle des journalistes qui omettent les informations qu'ils ne comprennent pas.

Et pourtant, la réalité politique dans *Soumission* n'est pas facile à commenter. Ben Abbes, élu président, souhaite avant tout incarner « un nouvel humanisme, présenter l'islam comme la forme achevée d'un humanisme nouveau. [...] Le véritable trait de génie du leader musulman avait été de comprendre que les élections ne se joueraient pas sur le terrain de l'économie, mais celui des valeurs (S, 159-160), les valeurs traditionnelles de la charia, avec « un parfum d'exotisme qui la rendait de surcroît désirable » (S, 160-161). Ben Abbes s'est avéré un « homme politique extrêmement habile, sans doute le plus habile et le plus retors que vous ayons connu en France depuis François Mitterrand ; et contrairement à Mitterrand, il a une vraie vision historique » (S, 162). L'attraction de son programme renforce la vision de l'Europe décadente présente dans ce roman :

Cette Europe qui était le sommet de la civilisation humaine s'est bel et bien suicidée, en l'espace de quelques décennies [...] Il y a eu dans toute l'Europe les mouvements anarchistes et nihilistes, l'appel à la violence, la négation de toute loi morale. Et puis, quelques années plus tard, tout s'est terminé par cette folie injustifiable de la Première guerre mondiale. Freud ne s'y est pas trompé, Thomas Mann pas davantage : si la France et l'Allemagne, les deux nations les plus avancées, les plus civilisées du monde, pouvaient s'abandonner à cette boucherie insensée, alors c'est que l'Europe était morte (S, 270-271).

Et, en plus, cette fluidité du monde moderne condamne l'homme, selon Bauman, à perdre ses repères :

Ce qui différencie l'angoisse actuelle du choix de désagréments qui ont tourmenté l'*homo eligens*, l'« homme qui choisit », à toutes les époques est précisément le doute qui ronge ou la découverte douloureuse de l'absence de règles clairement définies et d'objectifs fiables, universellement approuvés [...] Il n'existe pas de repères infailibles ou de lignes directrices de sûreté, et ces repères et lignes qui semblent dignes de confiance aujourd'hui sont susceptibles d'être discrédités demain étant corrompus ou trompeurs¹².

¹² Z. Bauman, *op. cit.*, p. 212.

Et pourtant l'écrivain aussi bien que ses personnages soulèvent le défi de vivre dans ce monde. Le profil des narrateurs désabusés, solitaires, permet à l'auteur d'exposer son regard distant et critique concernant la société contemporaine. Nous retrouvons aussi bien dans la fable *Soumission* que dans la moralité *La Carte et le territoire* ou dans *Plateforme*, satire mordante, les thèmes appréhendés par les analyses sociologiques, économiques et scientifiques et les jugements lapidaires sur l'art, l'amour, de désir, la sexualité, la prostitution, la technologie, l'alcool, la vieillesse.

Houellebecq met en relief la misère affective de l'homme contemporain qui vit dans un monde décevant comparé à la Rome antique au V^e siècle de notre ère. L'auteur voit, non sans ironie, une chance pour un réarmement moral et familial de l'Europe dans l'arrivée massive de populations immigrées empreintes d'une culture traditionnelle encore marquée par les hiérarchies naturelles, la soumission de la femme et le respect dû aux anciens.

Bibliographie

- Baudrillard, Jean, *La Société de consommation. Ses mythes, ses structures*, Paris, Denoël, 1970
Bauman, Zygmunt, *Vies perdues. La modernité et ses exclus*, Paris, Payot, 2006
Delsol, Chantal, *La Haine du monde. Totalitarismes et postmodernité*, Paris, Les éditions du Cerf, 2016
Houellebecq, Michel, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001
Houellebecq, Michel, *La Carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010
Houellebecq, Michel, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015
Novak-Lechevalier, Agathe, *Houellebecq, l'art de consolation*, Paris, Stock, 2018
Sénécal, Didier, *Propos recueillis pour le magazine „Lire”*, septembre 2001, <http://www.lire.fr/entretien.asp/idC=37437/idTC=4/idR=201/idG>, consulté le 15.06.2021
Vacca, Paul, *Michel Houellebecq, phénomène littéraire*, Paris, Robert Laffont, 2019

Notice bio-bibliographique

Krystyna Modrzejewska est professeure à l'Université d'Opole (Pologne). Elle est l'auteure d'études sur la réception du théâtre français contemporain en Pologne (monographie publiée en 1993), sur l'identité du personnage dans le théâtre français du XX^e siècle (féminine, monographie publiée en 1997, et masculine, en 2004), l'art de la séduction dans le théâtre français du XX^e siècle (monographie publiée à Paris en 2009). La condition humaine dans la littérature française du XX^e siècle se décline en quatre monographies publiées en 2010, 2015 à Paris, 2017, 2020. Organisatrice de nombreux colloques internationaux, rédactrice d'actes de colloques et participante. Elle est la rédactrice en chef de *Literaport*, revue annuelle de littérature francophone.